

Interview with Hédi Bouraoui, July 2011

The interview was conducted by Jasmina Bolfek-Radovani, University of Westminster, London, as part of the event “Poet in the city – The Maghreb: History and Pan-Arabism”, 6 July 2011, London, convened by Professor Mohamed Ben-Madani.

JBR: *Retour à Thyna* est le seul roman où vous traitez de l’espace et de l’histoire de votre ville natale. Pourquoi avez-vous décidé d’écrire ce roman?

HB: *Retour à Thyna* est mon premier roman à proprement parler. Avant celui-ci, j’avais écrit *L’Icônaison*, roman expérimental ayant une forme éclatée, sans personnages. C’était plus un long poème qu’un roman... Dans *Retour à Thyna*, j’ai fait en sorte que les personnages ne sortent pas de la Tunisie, car je ne voulais pas que l’on identifie les personnages avec l’auteur. Mon but n’était pas d’écrire “l’histoire de Bouraoui”, le nombrilisme ne m’intéresse pas. Même si je prends des éléments de ma vie et les mets en fiction, je ne veux pas que l’on m’associe à mes personnages. Une distanciation entre les personnages et l’auteur est absolument nécessaire. Ensuite, je ne tiens pas à être enfermé dans ce que j’appelle la binarité infernale, de la relation colonisé / colonisateur, ou Français-Maghrébin. A mon avis, la majorité des auteurs maghrébins se sont enfermés dans ce dualisme. C’est pour cela que je dis toujours que je suis, d’abord, Sfaxien (et même Moulinvillois, mon quartier natal), ensuite, je suis Tunisien, Maghrébin, et puis, je suis Africain-Méditerranéen. Toutes ces identifications à la fois... Mais, je suis aussi Européen, parce que, non seulement j’ai acquis la culture européenne et surtout française, j’ai été éduqué en France, mais aussi parce que je connais très bien les pays européens, y compris ceux de l’Est. Je me sens, donc, chez moi en Europe, je m’y inscris très bien. A la fin de mes études en France, je suis parti aux Etats-Unis où j’ai fait une Maîtrise sur l’œuvre de Henry James, puis un doctorat à Cornell University en littérature comparée (française, anglaise, américaine et italienne). A cette époque-là, je m’intéressais aussi à la linguistique et à la théorie de la critique littéraire. A l’Université York, où j’ai toujours enseigné, j’ai été le premier à introduire la littérature magrébine, africaine et antillaise au Canada. Tout cela pour vous dire que,

lorsque vous introduisez une troisième dimension dans vos écrits, vous déconstruisez la binarité infernale. Donc, ma problématique, c'est la déconstruction de ce dualisme que nous, Maghrébins, avons internalisée en nous-mêmes. Il est certain qu'il nous reste, encore aujourd'hui, des relents du passé colonial. Je suis un ex-colonisé et je le reconnais. Mais, on peut résoudre ce problème-là en introduisant une troisième dimension (dans mon cas, l'Amérique du Nord) qui nous permet de concevoir le monde différemment. Un peu dans le sens de ce que j'appelle l'échosmos ou l'écho du cosmos.

JBR: Comment voyez-vous aujourd'hui la relation entre les littératures francophones du Maghreb et du Canada?

HB: Premièrement, la francophonie du Maghreb est problématique, car elle reste difficile à définir et à analyser à partir du champ intérieur même de cette littérature. A mon avis, il faut sortir des sentiers battus de cette littérature pour la définir et l'analyser proprement. Ensuite, le futur des écritures francophones du Maghreb est, à mon avis, très incertain. Au Maghreb actuel, on accepte de moins en moins les écrivains francophones, alors que l'avenir des littératures francophones au Canada est assuré grâce au Québec. Ceci dit, je ne prévois pas la mort des littératures francophones au Maghreb, mais je pense qu'on y verra une renaissance progressive de la langue arabe et une augmentation du nombre d'écrivains arabophones. Il y a aussi le problème actuel de maîtrise de la langue française dans tous les pays du Maghreb. Il est significatif qu'à l'Université York, on nous a retiré les fonds de financement des cours sur les littératures francophones du Maghreb, des Antilles et de l'Afrique noire, car cela ne présente plus une priorité. De l'autre côté, le Canada francophone produit et produira toujours une littérature francophone dans un sentiment d'adversité et de manifestation identitaire. En somme des rapports contrastés qui n'en continueront pas moins à se stimuler dans une compétition saine. Ne pas oublier qu'il y a beaucoup d'écrivains et de critiques d'origine maghrébine qui chevauchent sur ces deux cultures dans l'immense pays de l'érable.

JBR: Quelle est, selon vous, la condition actuelle des écrivains francophones en Ontario et, dans ce contexte, quel est le statut de la littérature franco-ontarienne par rapport aux autres littératures francophones du Canada?

HB: En Ontario, nous avons une Association des Auteurs et des Auteures de l'Ontario Français (L'A.A.O.F.) qui compte près ou plus de 170 écrivains! La Province s'enorgueillit de cinq Maisons d'Éditions francophones, dont la mienne, le Vermillon, à Ottawa. Mais, par rapport au Québec, nous sommes toujours une minorité. Pour cela, toutes les autres "poches francophones" comme le Saskatchewan, le Manitoba ou l'Acadie se sont mises ensemble pour communiquer entre-elles et promouvoir leurs produits. Mais, paradoxalement, elles ne dialoguent pas toujours avec le Québec. Parfois, on nous répète: " Hors Québec, point de salut!" Communication difficile qui présente une problématique pas encore résolue. Par exemple, je suis membre de l'UNEQ depuis 1977, mais cette Association, dite nationale, me liste sur son répertoire, mais n'a jamais rien fait pour moi. Une fois au début dans les années 80, on m'a invité et listé comme Ecrivain tunisien, donc toujours étranger!

JBR: Savez-vous quel est le nombre de lecteurs qui lisent la littérature franco-ontarienne aujourd'hui?

HB: Je n'ai pas de chiffre exact, mais le nombre n'est pas grand. Je peux vous dire qu'il y a un demi-million de francophones sur neuf million et demi d'habitants en Ontario. Nous espérons servir les grands centres francophones de Sudbury au Nord, Ottawa à l'Est et Toronto au Sud où sont concentrés les francophones et donc de possibles lecteurs éventuels.

JBR: Lors d'une présentation que vous avez donnée à l'Université de Westminster à Londres, vous avez qualifié la relation entre l'Ontario francophone et le Québec à celle du rapport de "centre-périphérie". Est-ce que vous pensez que les choses ont changées ou la situation est-elle restée la même?

HB: La situation n'a pas beaucoup changé. Montréal est toujours le centre le plus fort, même si, à l'intérieur du Québec, vous avez d'autres centres importants tels que Trois-Rivières ou la ville de Québec. Les centres francophones de l'Ontario se trouvent toujours en position excentrée. Il est vrai que l'Ontario les subventionne assez bien, et c'est grâce à ce soutien que les auteurs franco-ontariens sont en mesure de publier leurs livres. Mais, la dissémination de la littérature du Québec est beaucoup plus importante: le Québec envoie ses livres gratuitement aux universités et aux bibliothèques à travers le monde, alors que nous ne sommes pas en mesure de le faire. Le rayonnement de la littérature du Québec occupe la première place alors que nous n'apparaissions presque pas dans nos propres universités!

JBR: Justement, il est difficile de se procurer de vos œuvres en Grande Bretagne. Les bibliothèques n'en disposent pas toujours...

HB: La meilleure des choses pour se procurer les œuvres franco-ontariennes, y compris les miennes, c'est d'aller droit à l'éditeur. Sinon, contactez le site www.livres-disques.ca et on vous enverra les livres à moindre frais et le plus efficacement possible, car le Gouvernement d'Ontario subventionne les frais d'envois.

JBR: Pensez-vous qu'on puisse parler d'une sorte de "colonisation interne" de la part du Québec quant aux autres littératures francophones minoritaires? Ou s'agit-il plutôt d'une revendication d'identité Québécoise qui reste toujours dominante?

HB: La revendication d'identité reste toujours très dominante au Québec. Le nationalisme au Québec reste très fort, surtout parmi les écrivains. Le Bloc Québécois a disparu lors des dernières élections, et pour qui les Québécois ont-ils voté à la place? Pour le parti le plus à gauche, le NDP (National Democratic Party), ce qui fait que ce parti a gagné cent sièges au Parlement alors que les Libéraux n'ont n'en gagné que trente-six. Ils ont été presque lessivés! On ne peut pas parler de "colonisation

interne” mais on peut dire que la littérature québécoise est toujours mise en première ligne et toutes les autres restent minoritaires et donc mises dans le brouillard de l’insignifiant!

JBR: Quels sont vos rapports artistiques avec les écrivains anglophones en Ontario?

HB: Pour résumer vite, au début de ma carrière j’ai participé à la création d’une revue anglophone qui s’appelait *Waves*. Durant cette période, je communiquais souvent avec les poètes et les écrivains anglophones et j’étais assez bien connu dans ces cercles. Petit à petit, je me suis distancié, à cause de mon engagement dans les activités d’Associations francophones tel que le Salon du livre de Toronto, Alliance française et autres... Les liens ont fini par se rompre. A l’heure actuelle, les rapports entre les écrivains francophones et anglophones en Ontario n’existent presque pas, comparé au Québec, où ces rapports sont bien développés et où les œuvres des écrivains francophones sont traduits en anglais et vice versa. Donc, même si je me trouve dans une province anglophone, j’ai été obligé de me traduire moi-même, ce qui fait que j’ai été plus traduit en d’autres langues étrangères comme l’italien qu’en anglais, ce qui est tout à fait paradoxal! Par ailleurs, je suis très peu traduit en Tunisie, aussi, parce qu’en Tunisie il faut payer le traducteur et l’éditeur pour se faire traduire et je refuse de publier à compte d’auteur! Alors qu’en France, je suis beaucoup plus connu en tant que poète, ce qui est un peu paradoxal aussi.

JBR: Pouvez-vous décrire quel rapport vous entretenez avec la langue ou vos langues? Quel est votre rapport affectif au dialecte tunisien que vous parlez?

HB: J’ai une grande affection pour l’accent sfaxien qui est le dialecte tunisien que je parle. L’accent de Sfax est un accent typique du sud de la Tunisie, où l’on parle de façon “mahnou” ou de manière “relâchée”, par rapport à l’accent de la capitale qui est “pointu”. Je tiens beaucoup à un petit recueil de poèmes que j’ai écrit sur ma ville natale et qui s’appelle *Sfaxitude*. Il a été publié en France (100 exemplaires seulement) et traduit en italien. Je vais vous raconter une anecdote assez révélatrice: J’étais en vacances à Djerba avec ma famille et, pendant mon séjour, j’ai visité la synagogue La

Ghriba qui est le seul lieu de pèlerinage pour les Juifs. Alors que je me promenais à l'intérieur de la synagogue, il y avait deux rabbins – un gros et un mince – qui lisaient la Tora. Lorsqu'il m'a vu, le gros rabbin pointa son doigt sur moi et s'exclama: "Inti Sfaxi: Toi, tu es Sfaxien!" Incroyable, mais vrai! Je n'avais pas ouvert ma bouche, et il avait tout de suite deviné mon origine! J'ai été ravi! Donc, pour moi, le sfaxien est une langue émotionnelle... Quand je rentre en Tunisie, on veut toujours m'interviewer, ou bien à la télévision ou à la radio, surtout à Sfax. On me dit, bienveillamment, que je peux parler en arabe dialectal, si je ne peux pas parler en arabe classique. Mais ce que les gens ne comprennent pas, c'est que je ne possède pas la terminologie nécessaire en arabe pour discuter du langage poétique d'une œuvre ou parler de la théorie et critique littéraire en tant que professionnel... Je peux le faire en français ou en anglais, mais pas en arabe, ce qui est un handicap par rapport aux média tunisiens. Mais, cette situation linguistique est naturelle pour moi: je n'ai jamais utilisé la langue de la critique littéraire en arabe, mais, en même temps, je peux dire que je n'ai pas perdu mon accent sfaxien, je me sens chez moi dans ce dialecte. Je dois dire que ma langue de création est le français. Je possède bien l'anglais que j'utilise bien dans la critique littéraire. Et je baragouine l'italien, une langue que j'affectionne beaucoup.

JBR: Comment définissez-vous votre rapport au français? Pouvez-vous expliquer le processus de création de vos "mots-concepts"? Vous insistez sur le fait que vous ne créez pas des néologismes ou des mots-valises, mais que vous forgez des "mots-concepts"...

HB: Tout d'abord, j'adore la langue française. Non parce que c'est le français, mais parce que c'est ma langue, où je peux m'exprimer librement et avec plus d'efficacité. C'est aussi que je trouve dans cette langue, une façon particulière de créer des mots. On m'a qualifié de "forgeron des mots", (expression d'un critique français / canadien), forgerie non pas en tant que néologiste, mais pour présenter une conception du monde ou une vision qui est la mienne. Pour cette raison, je préfère appeler mes créations linguistiques des "mots-concepts". Par exemple, la "sfaxitude", c'est une attitude d'être Sfaxien avec tous ses soubassements culturels. "Souchitude" ou "souchique" désignent

ceux qui mettent en vedette leurs origines, leurs souches pour se faire valoir plus que ceux qu'on appelle les immigrés récents. Alors que "l'originalité" signale la référence à cet animal "trafiqué" au corps représentant la bosse du Chameau, le museau du cheval, les pieds du cerf... ce qui renvoie aux origines multiculturelles, multiples par définition... J'aime bien m'élastiquer dans la langue, prendre un concept et lui donner toutes les latitudes possibles. Sur le plan de la forme, j'essaie de ne pas faire du Balzac ou du Victor Hugo. Ces auteurs l'ont fait mieux que je ne pourrais jamais le faire... Or, les Français moyens et les critiques veulent entendre du Victor Hugo, en un mot du classique. Donc, quand on fait une poésie qui n'a rien à voir avec Victor Hugo, les gens sont perdus ou du moins désarçonnés et ont de la difficulté à vous classer. Au fond, ce qui m'intéresse, c'est de créer une littérature "qui sente le Bouraoui", sans prétention aucune. Ce qui me distingue, peut-être, des autres auteurs francophones, c'est que je joue sur tous les registres linguistiques que je connais – l'italien, le français, l'arabe dialectal (ou, même, l'arabe classique quand je connais le mot...), l'anglais et toute autre langue qui me passionne, comme le maltais. C'est en faisant mes recherches à Malte pour le dernier livre de ma trilogie sur la Méditerranée que j'ai découvert que le maltais ressemblait beaucoup au dialecte tunisien! Faire un tissage de langues ou un patchwork linguistique multicolore, c'est ça qui fait l'originalité de l'œuvre sur le plan poétique.

JBR: Vous faites allusion ici à votre notion de la transpoétique?

HB: Exactement, la transpoétique c'est le transvasement d'une poésie à une autre, le passage d'un registre poétique à un autre, le va-et-vient entre les langues, les métaphores, les styles, les registres, les sonorités... La transculture, dans ce sens-là, est un échange de valeurs culturelles différenciées qui s'entrecroisent, s'harmonisent, se chevauchent etc. Tout comme, d'ailleurs, la Créaculture... qui peut se définir comme l'interaction entre l'Homme et son milieu, mais aussi comme un échange de créations de valeurs culturelles entre l'homme et la femme, l'individu et le pays, les sociétés et les nations... Sur le plan de la poétique, j'essaie, donc, de trouver une manière d'écrire [en ces temps et en ces lieux] qui me permet d'exprimer ce que je ressens et ce que je pense, tout en me démarquant

par rapport à ce qui a été fait. Cette prise de position littéraire et artistique comporte un risque, celui d'être considéré comme un auteur inclassable et de ce fait d'être occulté... Je suis fier d'être Tunisien et je ne veux pas cacher mes origines tunisiennes, mais j'ai combattu tous les ghettos toute ma vie et je refuse d'être classé dans un ghetto littéraire, un label unique qui ne prenne pas compte de la multiplicité de mes strates culturelles et civilisationnelles!

JBR: Vous êtes, peut-être, tout simplement un auteur sfaxien...

HB: Moi, je veux bien, mais je ne crois pas que les Sfaxiens, qui sont parfois fiers de moi, veuillent me limiter à cette catégorie unique! Et je serai d'accord avec eux. Même pour les Canadiens, je suis toujours le Tuniso-Canadien, le Néo-canadien, le Canadien d'origine tunisienne en tant qu'écrivain. Jamais donc une classification unitaire.

JBR: L'espace de la ville est un espace privilégié pour vous et une importante source d'inspiration. Pouvez-vous expliquer le rôle que l'espace urbain joue dans votre œuvre?

HB: Je peux vous renvoyer, encore une fois, au terme de Créaculture ou de l'interaction de l'Homme avec son milieu. Pour moi, le milieu urbain est le milieu où je saisis mieux la réalité et les valeurs culturelles dans lesquelles je vis. C'est pour cela que je situe volontiers mes livres (à part la trilogie méditerranéenne où l'unité principale de l'espace est l'île) dans un milieu urbain – *Retour à Thyna*, *Bangkok Blues*, *Ainsi parle la tour CN*, *La Pharaone*... Même si dans *La Pharaone*, je ne parle pas seulement de la ville, mais, aussi du pays, la ville y occupe une place fondamentale, elle y fonctionne comme un centre de gravité, un pilier... Je suis, finalement, citadin beaucoup plus qu'autre chose, je suis quelqu'un qui aime les grandes villes et leur anonymat. Je suis heureux de dire que je vis dans deux villes que j'adore – Toronto et Paris. Donc, dans mes livres, je décris toujours le couple, la ville, le pays, le cosmos – j'aime donner une vision globalisante du monde. Les identités figées et l'enfermement des gens, ça me révolte...

JBR: Un autre espace mythique et historique qui occupe une place importante dans votre œuvre est celui de la Méditerranée... Pouvez-vous expliquer cette question dans le contexte de votre “trilogie méditerranéenne”?

HB: Mon rêve a été de faire une trilogie sur une traversée de la Méditerranée tel un Ulysse moderne où je pourrais explorer les espaces du Sud et, plus particulièrement, celui des îles du Sud. Ce Sud est souvent sous-estimé par le Nord qui l’ignore pour ne pas dire le méprise. Surtout pour son rythme lent, sa léthargie, son manque de compétitivité... Contrairement à l’espace du continent, les valeurs culturelles des espaces insulaires existent à un état beaucoup plus “condensé, concentré”, ce qui permet d’aller en profondeur. Dans le premier livre, *Cap Nord*, mon personnage principal, Hannibal ben Omer, combinaison d’un personnage historique, voir Hannibal Barca, et d’un autre mythique (Ulysse), décide d’entreprendre son voyage des “îles sources” de Kerkennah (îles qui se trouve en face de ma ville natale) et de Djerba (qui est l’île des Lotophages dans l’Odyssée) à la Sicile et, puis, en Sardaigne. Immigration d’un sudiste vers le nord dans la légalité. Dans *Les Aléas d’une Odyssée*, Hannibal pousse son voyage vers un nord plus au nord, en Corse. Par ce point de passage, je règle la question de la binarité infernale (France / Maghreb)... Ensuite, il va se rendre en Crète et à Majorque, mais, contrairement à Ulysse, il ne reviendra pas à sa terre natale. Finalement, dans la dernière partie, *Méditerranée à voile toute*, c’est son fils, Télémaque ou Télé, qui poursuivra la quête en explorant les aventures de son père et des traces de son origine. A Malte, centre de la Méditerranée, il va découvrir certaines choses, le passé de ses aïeux et l’avenir qui l’attend... en un mot, vivre à un rythme nouveau d’une troisième génération. Ces voyages se terminent donc par une spirale, le détour vers Malte, pas en un cercle fermé, le retour à Kerkennah... En court, l’exploration de l’espace de la Méditerranée et de l’imaginaire méditerranéen occupent une place importante dans mon œuvre, car Mare Nostrum est le berceau de la civilisation Orientale et Occidentale, donc berceau de l’humanité, et aussi celui des trois religions du Livre – le Judaïsme, la Christianisme, l’Islam.

Ce carrefour et ces confluences me permettent d’explorer, de comprendre et d’analyser les diverses facettes de cette dimension essentielle à mon inspiration: L’Afrique / Méditerranée. Et surtout

quand je la place dans le contexte Nord-Américain, cela m'encourage à occulter la "binarité infernale"
et rayonner dans le village global qui de l'ordre de l'actualité.